CD, critique. BEETHOVEN : Concertos pour piano n°2 et 5. MARTIN HELMCHEN, piano (1 cd ALPHA 2018 – 2019)



CD, critique. BEETHOVEN : Concertos pour piano n°2 et 5. MARTIN HELMCHEN, piano. Après deux projets avec la violoncelliste Marie-Elisabeth Hecker, son épouse à la ville, le pianiste **Martin Helmchen** a déjà enregistré sous label Alpha Classics pour d'excellentes Variations Diabelli de Beethoven… Un préambule positif à ces 2 Concertos pour piano sous la direction d'**Andrew Manze**. L'album devrait lancer une intégrale des Concertos de Beethoven, ce avec d'autant plus de pertinence, que le geste est d'une fluidité réjouissante, apportant tendresse et articulation maîtrisée dans un environnement orchestral sans lourdeur, dureté, épaisseur. Evidemment, qualités qui soulignent la filiation mozartienne du 2è Concerto (en particulier dans la pudeur chantante, enfantine de l'Adagio. Pour le 5è, plus impérial et grandiloquent par comparaison, Helmchen sait marier l'éloquence, l'humanité, la grandeur avec une agilité heureuse. Une finesse de ton qui sait être aussi sobre. Superbe lecture. On attend la suite.

Enregistré à Berlin en mai 2019 (Concerto No.5) ; en October 2018 (Concerto No.2). 1 cd Alpha classics – Durée : 1h06.

Concert du NOUVEL AN 2020 à Vienne



FRANCE MUSIQUE, mer 1er janv 2020, 11h, 14h. VIENNOISERIE SYMPHONIQUE. Concert du Nouvel An à VIENNE / Philharmonique de Vienne, 1er janvier 2020. En direct du Musikverein de Vienne : c'est l'événement international organisé par l'Union Européenne de Radio-Télévision et diffusé dans près de 100 pays à travers le monde, le concert du nouvel an à Vienne par la phalange orchestrale la plus élégante au monde, les Wiener Philharmoniker. L'audience globale de cette diffusion en direct est estimée à plus de 50 millions de téléspectateurs, dont 3 millions de téléspectateurs français. Suscitant de telle chiffre d'audience, assurément le classique a de beaux jours devant lui ; l'expérience vaut d'être vécue, coupe de champagne et petits fours à disposition : c'est pour nous le meilleur moyen de fêter l'an neuf.

CONCERT & ESCAPADE à VIENNE… France 2 va plus loin, comme depuis 4 ans à présent, prolongeant le concert symphonique proprement dit par un second volet, à 14h, et dans la foulée du concert, touristique et patrimonial, à la découverte de la Vienne historique, culturelle, mélomane. **Stéphane Bern** a donc pour mission d'emmener les téléspectateurs à la découverte de la capitale autrichienne, de ses lieux emblématiques, dont plusieurs endroits secrets typiquement viennois. La France se déclarerait-elle amoureuse de sa consœur européenne, la plus mélomane en réalité ? **En direct sur FRANCE MUSIQUE**.

Le concert du Nouvel An à VIENNE 2020
en direct à partir de 11h10
Orchestre Philharmonique de Vienne
Andris Nelsons, direction
Diffusion en direct sur France Musique



2019 voit la prise de direction du chef letton, **Andris Nelsons**, leader parmi les nouveaux maestros de l'écurie DG Deutsche Grammophon, interprète déjà remarqué dans les symphonies de Bruckner, de Chostakovitch, et avec les instrumentistes viennois, des 9 symphonies de Beethoven. L'intégrale est déjà parue chez DG. Ce n'est donc pas la première fois que le chef dirige les instrumentistes. Mais c'est pour lui, son premier Concert du Nouvel An. Un passage obligé pour tout grand maestro digne de ce nom… Pour programme de ce premier bain viennois, « le nec plus ultra » de la musique viennoise, Valses, Polkas, Ouvertures… interprétées par des instrumentistes de rêve, parfaits héritiers d'une tradition très ancienne célébrée dans le monde entier.
L'année nouvelle n'est pas neutre pour l'institution : 2020 marque **les 150 ans du Muzikverein**, siège de l'Orchestre Philharmonique de Vienne ; c'est aussi le **250ème anniversaire de la naissance de Ludwig van Beethoven**, dont l'orchestre jouera plusieurs Contredanses.
Par ce concert, les **Wiener Philharmoniker** souhaitent offrir en signe d'espérance pour l'année à venir, un message d'amitié et de paix.Une leçon de fraternité concrète, telle que l'aurait assurément cautionné Beethoven lui-même. **Andris Nelsons**, 41 ans, est né à Riga. Il est le directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Boston et chef permanent de l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig (avec lequel il a donc enregistré les Symphonies de Chostakovitch et de Anton Bruckner).

_____

Programme du CONCERT DU NOUVEL AN A VIENNE 2020 :

Première partie

Carl Michael Ziehrer,
Die Landstreicher : Ouvertüre
(The Vagabonds : Ouverture)

Josef Strauss, Liebesgrüße
(Love’s Greetings), Waltz op. 56

Josef Strauss,
Liechtenstein-Marsch op. 36

Johann Strauss Jr.,
Blumenfest-Polka (Flower Festival Polka) op. 111

Johann Strauss Jr.,
Wo die Zitronen blüh’n (Where the Lemon Trees Blossom)
Waltz, op. 364

Eduard Strauss,
Knall und Fall (Without Warning)
Polka rapide, op. 132

Deuxième partie

Franz von Suppé,
Leichte Kavallerie: Ouvertüre (Light Cavalry: Ouverture)

Josef Strauss, Cupido,
Polka française op. 81

Johann Strauss Jr.,

Seid umschlungen, Millionen!
(Be Embraced, You Millions!)
Waltz op. 443

Eduard Strauss,
Eisblume (Ice Flower),
Polka mazur op. 55, Arrangement: Wolfgang Dörner

Josef Hellmesberger Jr.
Gavotte

Hans Christian Lumbye,
Postillon Galop, op. 16/2, Arrangement: Wolfgang Dörner

Ludwig van Beethoven,
12 Contretänze (Twelve Contredanses) WoO 14
(Nos. 1, 2, 3, 7, 10 & 8)

Johann Strauss Jr.,
Freuet euch des Lebens (Enjoy Life),
Waltz op. 340

Johann Strauss Jr.,
Tritsch-Tratsch Polka (Chit-chat Polka),
Polka rapide op. 214

Josef Strauss,
Dynamiden, Waltz op. 173

et toujours en fin de concert deux indémodables
les deux Strauss, père et fils

La Marche de Radetski (du père, Johann I)
Le beau Danube bleu (du fils, Johann II)


SONY
CLASSICAL
2020
New Year's Concert
NEUJAHRSKONZERT
WIENER PHILHARMONIKER · ANDRIS NELSONS
WIENER PHILHARMONIKER
1842

ESCAPADE VIENNOISE à 14h
Passion viennoise par Stéphane Bern…

Avec Bertrand de Billy, chef d'orchestre, au théâtre An Der Wien, S Bern s'essaie à la direction d'orchestre à la Haus der Musik, avant de partager une spécialité autrichienne emblématique, le Kaiserschmarrn au café de l'Opéra.
Sur les traces de la famille Strauss, les rois de la valse, notre guide rencontre leurs descendants actuels, Eduard et Thomas Strauss, qui dévoilent un étonnant et traditionnel ascenseur : le Pater Noster. Éloïse Kohn, pianiste française, et Christoph Koncz, second violon principal de l'Orchestre Philharmonique de Vienne, invitent, en une brillante démonstration, à identifier les mécanismes de la valse viennoise.

Curiosité, gourmandise, exploration… Stéphane Bern rejoint le cœur de la ville, où il se lance dans la fabrication de bonbons artisanaux avec Christian Mayer ; dans une église, à la rencontre du jeune quatuor de violoncelles Die Kolophonistinnen ; dans les anciennes caves d'une communauté religieuse transformées par Erich Emberger en restaurant-musée dédié à la famille impériale ; à la splendide bibliothèque nationale, en compagnie d'Anne-Sophie Banakas, jeune historienne française installée à Vienne… Au fil des rencontres, il s'agit de comprendre ce qui fait de Vienne, pour la dixième année consécutive, « la ville la plus agréable du monde ».

COMPTE-RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 14 déc 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Trenque / Duffaut

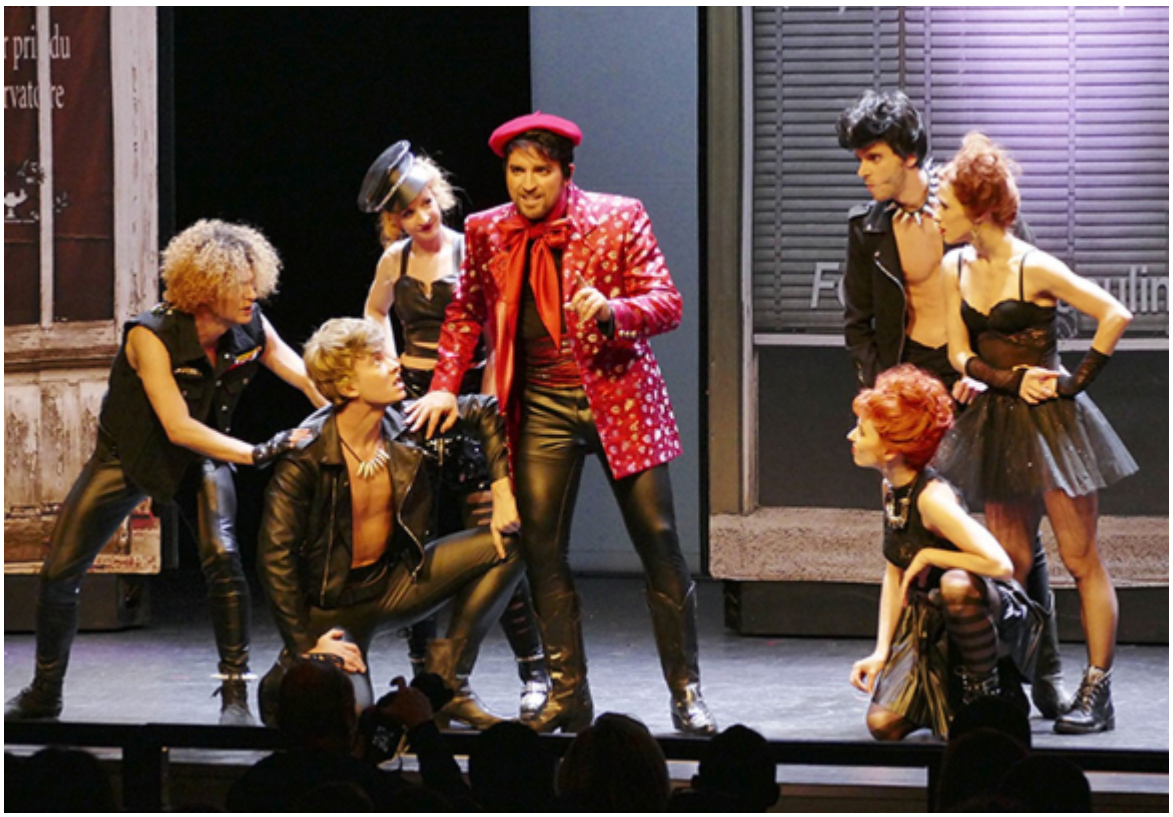


COMPTE-RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 14 déc 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Trenque / Duffaut. Par la qualité de la mise en scène de **Nadine Duffaut**, des décors d'**Éric Chevalier**, des costumes de Katia Duflot, de la direction musicale enflammée d'**Emmanuel Trenque**, l'interprétation d'une troupe brûlant les planches, cet **Orphée aux Enfers**, était comme un cadeau anticipé de Noël.

L'OEUVRE… opéra-bouffe hilarant d'Offenbach et consorts, Orphée aux enfers, créé pour sa première version en 1858, en 1874 pour la seconde, est une irrésistible parodie de l'Orphée et Eurydice, célèbre opéra de Gluck créé à Vienne en 1762, en italien, remanié, en 1774 en, français, à Paris, dont Berlioz tira version en 1859 pour la grande contralto Pauline Viardot García, avec un énorme succès dont témoigne l'hommage bouffe que lui rendit Offenbach. Il en parodie des passages, dont le

fameux lamento « J’ai perdu mon Eurydice », entonné en écho par Diane, Vénus et Cupidon.

Orphée d’Offenbach à Marseille (Odéon) ENFER DIVIN



Dans cet opéra-bouffe, le mythe est plus que mité, dynamité.

Pour mémoire mythologique oublieuse : Orphée, demi-dieu de la musique a tout pouvoir sur la nature, les animaux sauvages le suivent en douceur, sa voix attendrit même les pierres. Il a épousé la nymphe Eurydice ; piquée par une vipère, elle meurt. Désespéré, il n'hésite pas à descendre aux Enfers pour convaincre, en vaincre les dieux par la beauté de sa musique et de son chant et ramener au jour sa chère femme, qu'il perd en se retournant malgré l'interdit du dieu. Orphée et Eurydice, sont le couple amoureux idéal.
Ici, c'est le couple bourgeois rongé par l'habitude, un mari et une femme fatigués l'un de l'autre. Orphée est chez Offenbach un médiocre compositeur, un violoniste dont Eurydice, quel supplice, si elle est piquée, c'est de rage : elle est à cran contre le crincrin de son violoneux de mari. Eurydice déteste Orphée qui le lui rend bien, chacun cocufiant l'autre.

Réalisation

On aime, dans les réalisations de **Nadine Duffaut**, avec la densité culturelle, alliée au sens musical, la sensibilité sociale. Les décors d'**Éric Chevalier** à cet effet sont parlants avec des vitrines d'enseignes commerciales du temps :une rue fin XIXeou début XXesiècle, un atelier de la jeune fée électricité, un salon de coiffure masculin féminin, une épicerie si l'on s'en souvient bien, et la boutique du luthier Orphée, premier Prix de violon du Conservatoire. Sur cette rue ou place, chacun passe, chacun va, pas drôles de gens que ces

gens-là, petit monde d’un autre monde, pas celui du grand ni des dieux,modestes travailleurs vaquant ou allant à leurs occupations, des boulangers, un vitrier, un balayeur, une bonne d’enfant poussant le berceau, des membres de l’Armée du Salut, une religieuse, un curé, une chanteuse des rues à la Piaf, un photographe paparazzi, genre espion à lunettes noires ou inspecteur échappé d’une série, Bogart par le feutre, Colombo par l’imperméable avachi (Jacques Freschelpromu en Charlot à la fin). À moins qu’il ne soit en mission de filature conjugale car filant l’adultère voici, couleur cocu, canaille jaune canari, ou plutôt serin, guère serine, l’Eurydice pimpante d’Amélie Robins, jolie comme les boutons d’or et bleuets invisibles qu’elle cueille de l’absent champ de blé : d’emblée, pas besoin de presse à scandale, elle s’empresse, coquine coquette et cocotte cocottante, d’une lumineuse voix guère intime, de mettre le public dans la confidence en publiant ce qu’il ne faut pas publier :
« N’en dites rien à mon mari !» hi-hi.



Ah, ah ! la friponne file le parfait mais occulte amour avec Aristée, berger d'Arcadie « ivre de mélodies » dont l'archaïque couplet a de sournoises douceurs du miel de ses abeilles, en fait faux pastoureau mais vrai maître des Enfers, le sardonique Pluton auquel Marc Larcher, déguisant traîtreusement sa voix de ténor puissant, donne de mielleuses demi-teintes innocentes : la ténébreuse beauté du diable

chrétien (inconnu des Grecs) pour le diable au corps d'Eurydice dans ces païennes et mythologiques amours. On ne sait plus à quel sein, pardon, saint, se vouer dans ce méli-mélo cultuel et culturel.
Orphée le luthier, lutinant (musicale fatalité) une nymphe, survient pincé par sa femme qui en pince pour un autre. L'épouse volage retourne la situation : l'Eurydice peu ménagère s'avère une mégère guère apprivoisée prête à bouffer son Orphée d'époux : sauf la touffe artiste de ses cheveux qui ne bouge pas d'un poil, le pauvre demi-dieu doit sentir ses poils se hérisser devant l'hystérie agressive de sa conjointe qui le fait reculer de peur. Lyre du mythe oblige, lyriquement, il a beau clamer et déclamer son chant, s'il attendrit la nature, et nous tant la voix de Samy Campsest bellement rivale du fallacieux berger, sa femme excédée, exaspérée, exagérée (lui reprochant ses vers hexamètres) n'en est guère attendrie. Quelle scène, grands dieux, le beau gosse et la belle garce ! On serre les poings, compte les points. Décidément, Eurydice ne s'en laisse pas conter et touche la corde sensible, celle du violon d'Orphée, atteint dans sa fibre. Touché mais pas coulé, le benêt, le berné, brandit l'arme fatale et finale, non l'instrument du mythe mais son violon, et menace la vipère (qui n'en sera pas piquée) de son dernier concerto d'une heure et quart. La voilà pantelante, suppliante à ses genoux avec des aigus de détresse de soprano colorature stressée tandis que le jeune premier d'époux, ricanant de sadisme, se gratte le violon non sur le toit mais sur le sexe de bonheur orgiastique tel un Elvis déchaîné entamant une danse guerrière tandis que son concerto, assez concertant, est joliment joué derrière un drap sur scène par la violoniste de l'orchestre, mercenaire pour les beaux yeux et la bourse du bel Orphée.
Tout est, naturellement, à un train d'enfer mené en sous-main infernale par le machiavélique Pluton au noir sourcil et à l'éclatante dentition carnassière qui a soufflé à Orphée souffrant l'involontaire crime parfait : mettre un piège à loup contre l'amant dans lequel, voulant le protéger, tombe

son amante. Sacré Diable ! Le voilà dévoilé à nous tel qu'en lui-même, pétant le feu, peu platonique Platon, pardon, Pluton sorti de sa caverne infernale, béret rouge, lavallière flambante et veste flamboyante sur sexy pantalons en cuir noir, tel un fougueux meneur de revue (non crrigé), entouré de ses boys et girls, loubards très hard gay et rock gothique et lubrique, à voile et vapeur infernale.
Et voilà Eurydice interdite partant, non pour le vert paradis des amours enfantines mais pour l'alléchant enfer des adultes plaisirs non interdits. Épouse enfin parfaite –elle est morte–elle laisse poliment ce mot d'explication à son époux :
« Je quitte la maison parce que je suis morte,
[Aristée est Pluton] et le diable m'emporte. »

Son mari qui n'en est guère marri, il en chante et danse de joie. Mais voici, empêcheur de danser en rond, un personnage apparu au lever du rideau, L'Opinion publique, trouble-fête, toujours
« Prête à sortir de la coulisse, / Comme un deus ex machina ! »



C’est la douche écossaise, froide sur Orphée brûlant d’amour pour une autre. Mais cette Opinion publique, l’avez-vous bien vue, si vous l’avez entendue noblement proclamer qu’elle fustige l’adultère entre époux –mais seuls ceux sur scène,rassurez-vous public au bras de votre maîtresse ou amant ? Regardez-la bien : blondasse Marylin, ruban canaille de guingois et robe à la guimauve rose pour affaires peu moroses d’adultères de la sale scène immorale et non de la salle pleine de spectateurs douteux, c’est, voix de velours sur le fer féroce des paroles morales, Marie-Ange Todorovitch, démarche langoureusement chaloupée, impériale, impérieuse Opinion Publique(ppppp, allitération inévitable) un peu pute tout de même, non ? disons cagole ou mère maquerelle. Sous son aile en tous les cas, prenant Orphée au chantage du qu’en dira-t-on dans sa bourgeoise clientèle qu’il risque de perdre, elle le traîne, elle l’entraîne non vers les enfers odieux

mais vers le paradis des dieux olympiens pour réclamer de Jupiter qu'il lui rende Eurydice, non certes pour raccommoder un couple qui n'existait plus, plus lié par la haine que l'amour, mais juste pour ce grandiose défi immortel, unique, paradoxal, d'un époux voulant retrouver sa femme :
« Pour l'édification de la postérité, il nous faut au moins l'exemple d'un mari qui ait voulu ravoir sa femme. »
D'Orphée à Morphée il n'y a qu'une lettre, et la montagne à gravir : on grimpe dans l'Olympe où les dieux, sans grande vigueur olympique roupillent, ronflent : « ron, ron, ron », bercés par Morphée le dieu du Sommeil puisqu'en ce lieu, en somme, le seul bonheur, c'est le somme. Sans sommier :affalés les uns sur les autres, accoudés à des tables de bistrot de petit déjeuner. Arrive à pas de loup, l'Amour, Éros en grec, Cupidon en latin, casquette vissée sur la tête. Fonction amoureuse oblige, il « a fait l'école buissonnière », gavroche galopin, garnement dégingandé, poulbot pas pied bot, bondissant comme un ressort puisque, bien dansante et chantante, **Julie Morgane** l'incarne. Digne fils de sa mère Vénus qui a découché (et couché avec qui ?) laquelle rente en tapinois (sans tapin indigne d'une déesse), attirant dans son sillage lascif, venu du rivage des songes tant il est somnolent, son amant peu flambard, le Mars guère martial de **Mikhael Piccone**, dans la lune lunetté, béat, hébété, bouche bée non devant Hébé absente, mais devant la divinité de Cythère, la belle **Perrine Cabassud**.
Tout le corps complet des dieux est réveillé par la sonnerie de cor (beaucoup de cornes en ces lieux) de la chasseresse Diane, aux voluptueuses formes flamencas de **Caroline Géa**, moins pudique que lubrique, pleurant à grand renfort de Kleenex, « tontaine tonton », son Actéon voyeur de ses bains exhibitionnistes intimes, transformé en cerf dix cors par Jupiter jaloux de la réputation terrestre de sa chaste fille, dévoré par les chiens de la belle déesse. Elle se récrie, récusant le donneur de leçons guère exemplaire, éveillant les soupçons de sa divine épouse, la dondonnante Junon de **Jeanne-Marie Lévy**.

Jupiter, tonnant pas détonant, tonitruant de longues tirades morales majestueuses qu'il faut être vraiment un dieu pour les mémoriser, c'est **Philippe Ermelier**, qu'on dirait jupitérien s'il ne l'était déjà. Il prêche (non par l'exemple) à ses enfants le respect des apparences car la licence des dieux fait cancaner les mortels, étalée dans la presse à scandale. Mars ? « Présent ! », en bon soldat en première ligne, non du front mais des affronts à la morale sur le tableau d'honneur ou déshonneur des faits et méfaits de ces divinités, selon la plainte fondée ou non de Vulcain, le forgeron mari boiteux de la Vénus qui les a dénoncés à Jupiter, Jupin pour ses intimes. Minerve (**Davina Kint**) ouvre avec éclat le bal du réquisitoire des frasques amoureuses du patelin paternel. Il va en prendre pour son grade, en pleine gueule : il a fait l'appel, mais reçoit en riposte le rappel à toute allure par ses enfants, de ses célèbres métamorphoses pour séduire les femmes : « Ah ! Ah ! Ah ! » Les femmes ? Il manque, hypocrisie bourgeoise, à son palmarès (à plume et à poil, le dieu des dieux), sa métamorphose en aigle pour enlever le plus beau des mortels, Ganymède, dont il fit son échanson, chargé de servir aux dieux le nectar et l'ambroisie qui les rendent immortels.
Quand les dieux boivent, **Emmanuel Trenque**, sans trinquer heureusement, au risque soporifique de ces saponeuses subsistances. Certes, de sa baguette, il leur verse l'ivresse insipide, un peu sirupeuse, de l'ambroisie qui arrose le nectar mais il se réserve pour les boissons de la réserve infernale, plus corsées que ces fades agapes olympiennes guère olympiques, qu'il mènera à train d'enfer. Car humains, trop humains, ces dieux, de ce dispendieux menu lassés, monotonement écologique mais peu économique, rêvent de nourritures terrestres et font la grève du zèle divin et la révolte gronde et cela justifie bien l'anarchie révolutionnaire et pétitionnaire de quelque dérapage et décalage.
Bipède ailé en vélocipède, Mercure, **Éric Vignau**, très facteur IIIe République, vient dévoiler au céleste dieu des dieux la dernière de l'infernal Pluton : l'enlèvement d'une mortelle,

Eurydice. Celle-ci, remisée en un boudoir, boude et bout infernalement. Elle, qui frétillait d'impatience érotique pour son diabolique amant, s'impatiente maintenant de sa chaste solitude forcée depuis deux jours où Pluton l'a plantée et se demande si elle n'a pas misé sur le mauvais cheval, le croyant étalon, et fait un mauvais coup de Bourse pour avoir gagé sur celles d'un Pluton absent, chaud lapin qui lui en a posé un. Elle est à bout :
« Je vais regretter mon mari ! »
Dans ce salon, cabinet particulier très Second Empire,un lunaire **Jacques Lemaire** campe un plus mélancolique que flegmatique John Styx, stylé majordome anglais, déchu de son trône de Béotie, mais non béotien grossier, chantant sa rengaine nostalgique comme il irait revoir sa Normandie, sa royauté perdue qu'il n'oublie pas, bien qu'atteint de l'Alzheimer mythologique de l'ivresse du Léthé, fleuve infernal de l'oubli. Victime aussi des charmes de l'intraitable Eurydice.
En mission impossible aux Enfers, démasquant le rapt de Pluton, Jupiter sans encore s'y frotter, se pique de la piquante personne : ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés… La coquine ! (mais il est vrai qu'avec les traits et la voix de la Robins…)Pour la conquête amoureuse anonyme, l'hypocrite inaugure une autre de ses métamorphoses, quelle mouche le pique ? Il se fait grosse mouche car, sans jouer la mouche du coche, le dieu d'en haut veut moucher le dieu d'en bas, le battre au poteau de la prédation amoureuse. Et le voilà tout miel pour attraper Eurydice, battant des ailes, entonnant un bourdon, un fredon de frelon pour séduire la frêle belle en apparence. Et c'est le plus beau duo, « bezeu, bezeu » du monde : qui prendra qui ? Mais le piège féminin fait mouche. C'est naturellement la fine mouche qui prend la grosse à son jeu.
« L'Enfer, c'est les autres », disait Sartre : ici, tout le monde s'y rue. Les manifs, ça paie : ayant fait touche, Jupiter, touché, dans sa toute clémence, lève l'interdit, invite à s'encanailler dans le chaud royaume de Pluton devenu

Méphisto. Non seulement ses enfants les dieux mais aussi les dieux et idoles du ciné, Cléopâtre, Robin et Robine des Bois, Charlot, Sitting Bull, indiens et pirates, sans oublier Elvis Presley et un adorable petit Cupidon blond avec son carquois. Ce cabaret d'enfer n'est guère infernal, plutôt égrillard, paillard, buveur et danseur de french cancan, un « galop infernal », dans une bacchanale folle, surprise, menée par Eurydice, devenue une bacchante déchaînée en tenue légère de Lola Montez ou de Marlène, bas résilles, guépière et haut de forme, en formes superbes et voix magnifique aussi acrobatique que son final en apothéose sur les épaules des danseurs remarquables du **Ballet de l'Opéra Grand Avignon** (**Éric Bélaud**). Le Chœur Phocéen (Rémy Littolff)entonne avec ivresse : « Vive le vin ! Vive Pluton ! »
Rien de tel que l'enfer pour savourer la vie. Mais savez-vous ce que devint Orphée, le vrai, le mythique, après la perte définitive d'Eurydice? Pour ne pas trahir son aimée, il se désintéressa des femmes, préféra les garçons. Et savez-vous ce qu'il advint? Les bacchantes, furieuses, le dévorèrent… Donc, notre Amélie furibarde prête à mordre à belles dents son bel époux qui n'est pas un dur à cuire, était dans le vrai du mythe. Il l'a échappé belle le pauvre Samy!

COMPTE-RENDU, critique, opéra. MARSEILLE, Odéon, le 14 déc 2019. OFFENBACH : Orphée aux enfers. Trenque / Duffaut

ORPHÉE AUX ENFERS

COPRODUCTION
Théâtre Municipal de l'Odéon / Opéra Grand Avignon / Grand Théâtre de Reims
Marseille, théâtre de l'Odéon

ORPHÉE AUX ENFERS
Opéra bouffe en deux actes
Livret d'Hector Crémieux et Ludovic Halévy – Marseille, Théâtre de l'Odéon
Les 14 et 15 décembre 2019

Direction musicale : **Emmanuel TRENQUE**.
Mise en scène : **Nadine DUFFAUT**
Décors : Éric CHEVALIER. Costumes :Katia DUFLOT.
Lumières : Philippe GROSPERRIN

DISTRIBUTION
Eurydice : Amélie ROBINS / L'Opinion Publique : Marie-Ange TODOROVITCH
Junon : Jeanne-Marie LÉVY / Cupidon : Julie MORGANE / Diane : Caroline GÉA / Vénus : Perrine CABASSUD
Minerve : Davina KINT / Orphée : Samy CAMPS / Aristée / Pluton : Marc LARCHER
Jupiter : Philippe ERMELIER
Mercure : Éric VIGNEAU / John Styx : Jacques LEMAIRE
Mars : Mikhael PICCONE
Chef de Chœur : Rémy LITTOLFF

Orchestre de l'Odéon

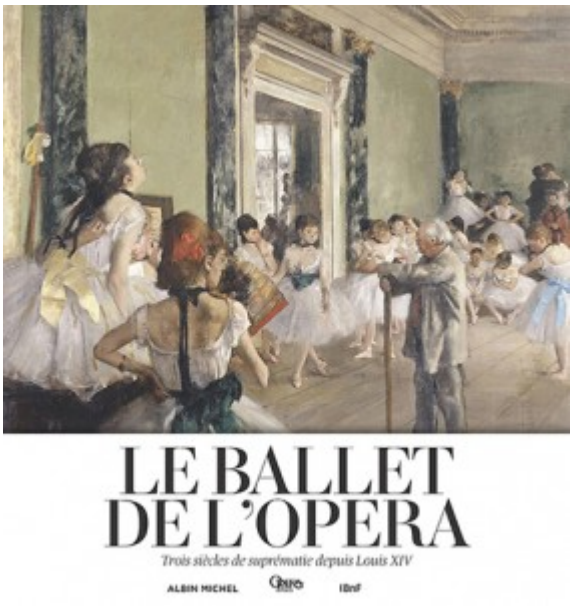
Artistes du Ballet de l’Opéra Grand Avignon.
Direction de la danse : Éric BELAUD

Danseurs
Arnaud BAJOLLE, Anthony BEIGNARD, Bérangère CASSIOT, Béryl DE SAINT-SAUVEUR, Noëmie FERNANDEZ, Joffrey GONZALES

Photos © Chrisian Dresse :

Pluton et ses hard loubards (Larcher et danseurs);
Orphée et l’Opinion Publique ;
Elvis, Mars et autres dieux;

RETRAITÉS de l’Opéra de Paris : résistance des grévistes



RETRAITÉS de l’Opéra de Paris : résistance des grévistes – Après avoir dansé leur ballet sur les marches de l’**Opéra Garnier**, les danseuses de la maison « royale » (créée par Louis XIV), en tutu et coiffes blanches, conservent leurs avantages et obtiennent de premières concessions du gouvernement Philippe dont la clause du « grand-père ». Des avancées jugées non

recevables. *Les danseuses de l'Opéra s'étaient donner en spectacle ce 24 déc 2019, sur le perron Garnier (extrait du Lac des cygnes) pour manifester leur refus du nouveau régime de retraites. Attentif, le gouvernement Philippe leur accordent plusieurs concessions, dont la fameuse « clause du grand-père » : seuls les danseurs recrutés après 2022 seront concernés par la réforme. Contrairement aux autres salariés dont s'est la génération 1975 qui s'impose, les danseurs de l'Opéra de Paris assujettis à la Réforme sont ceux de la génération 1977 et 1980, dérogation exceptionnelle. Mais les personnels de l'Opéra n'ont pas levé leur droit de grève pour autant.*



Actuellement, le régime qui s'applique (créé en 1698) prévoit un départ possible en retraite à 60 ans pour les musiciens de

l’orchestre, 57 ans pour les choristes et les techniciens, 42 ans pour les danseurs (au regard de la pénibilité réelle de leur activité). Les 3 dernières années de salaire sont prises en compte pour les artistes ; 6 derniers mois pour le reste du personnel. Il n’existe pas de telles conditions dans les autres institutions françaises. Leur coût s’élève à 27 millions d’euros. Source : Les Échos. D’après la lettre adressée par le directeur de l’Opéra à ses personnels, en date du 23 décembre 2019.

Peu à peu le gouvernement accepte sur certaines filières des concessions qui permettent le maintien des régimes spéciaux. Le gouvernement Philippe et Emmanuel Macron peuvent-ils encore parler de régime universel ? L’allocution du président de la République, pour les vœux de la nouvelle année 2020 sont donc très attendus.